

États-Unis

Les classes moyennes, de l'âge d'or à l'ère du doute

Dans les sociétés européennes d'Ancien Régime, le roi et l'aristocratie détiennent le pouvoir et la terre et constituent surtout le point de focus de toute la société. Lorsqu'ils rompent avec la Grande-Bretagne à l'issue de la guerre d'Indépendance, les États-Unis veulent au contraire se construire comme une société sans classe. Comme l'observe Tocqueville, le principe d'égalité des citoyens joue à la fois sur les plans politique et économique : il engage l'avènement simultané de la démocratie et d'une classe moyenne prospère. La classe moyenne est ainsi constitutive de la nation américaine. Elle reste aujourd'hui centrale dans l'appréhension du pays.

Une montée en puissance depuis le XIX^e siècle

Si le dynamisme et l'esprit d'entreprise des individus sont traditionnellement considérés comme nécessaires au développement des classes moyennes partout dans le monde, Michael Lind rappelle pourtant le rôle clé du gouvernement dans leur essor aux États-Unis. D'abord avec le *Homestead Act* de 1862 par lequel le gouvernement distribue des terres agricoles aux pionniers et qui permet le développement d'une paysannerie prospère. De la fin de la guerre de Sécession à la crise de 1929, l'imposition de droits de douane sur les biens manufacturés, l'encadrement du travail des femmes et

des enfants et certains freins à l'immigration protègent les emplois industriels et contribuent à créer une classe moyenne de « cols-bleus » dans les villes. Enfin, après 1945, la population américaine bénéficie de prestations sociales élargies qui lui assurent une certaine sécurité dans les domaines de la santé et des retraites. Ainsi, des années 1930 aux années 1970, les inégalités de revenu se sont fortement estompées aux États-Unis, ce nivellement y produisant une puissante classe moyenne.

Les économistes définissent la classe moyenne comme le groupe dont le revenu s'approche le plus du revenu médian dans le pays, incluant un certain pourcentage des ménages au-dessous et au-dessus de ce revenu. Suivant les critères utilisés, la classe moyenne américaine comprend aujourd'hui entre 25 % et 66 % de la population totale. Mais le pouvoir d'achat associé aux revenus est très variable selon les pays et les régions et vide en grande partie de sens les évaluations chiffrées. C'est peut-être la définition que donne l'économiste Diana Farrell (National Economic Council) qui est la plus pertinente¹. Selon elle, appartiennent à la classe moyenne les ménages qui conservent un tiers de leur revenu après avoir couvert le logement et la nourriture. Cela permet de financer l'achat d'une voiture, l'éducation des enfants ou les frais de santé.

1. « Burgeoning Bourgeoisie », *The Economist*, 12 février 2009.

Une large domination culturelle

La classe moyenne est également une catégorie sociologique et culturelle. Elle regroupe alors les individus qui ont en main les acquis traditionnels du rêve américain : l'éducation supérieure, la propriété immobilière et, selon la définition de Max Weber, une certaine sécurité économique – un emploi stable et un salaire décent. Comme toute classe dominante dans une société, elle a su s'imposer comme point de référence culturelle, sur la base des valeurs bien connues que sont le travail (*work ethics*), la famille, l'inscription de l'individu dans des communautés locales (Églises, associations sportives, école, voisins, etc.) et l'importance de la référence religieuse. Dans la *New York Review of Books*, Mark Lilla pointe cependant l'individualisme croissant des membres de la classe moyenne, qui aurait selon lui mené de la libération des mœurs dans les années 1960 au mouvement libertarien du Tea Party apparu en 2009, en passant par l'ultralibéralisme économique des années Reagan.

La classe moyenne commande en tout cas à la production cinématographique, musicale et dans une grande mesure littéraire du pays, en passant par celle de son médium préféré, la télévision. Elle a suffisamment de maturité pour pouvoir se moquer d'elle-même de mille manières. En témoigne l'efflorescence de shows télévisés tournant en plaisanterie les habitudes et les travers des familles *middle class*, depuis la série *I Love Lucy* dans les années 1950 jusqu'au dessin animé *Les Simpson* dans les années 1990. Même la classe moyenne noire a eu sa *sitcom*, avec le *Cosby Show* dans les années 1980. Plus

sérieusement, le film *American Graffiti* tourné par George Lucas en 1973 dépeint les questionnements de la classe moyenne américaine à travers les tribulations d'un groupe de jeunes diplômés d'une petite ville de Californie. Les artistes modernes vont quant à eux jusqu'à questionner les excès de la culture de masse et du consumérisme, comme la *Supermarket Lady* hyperréaliste de Duane Hanson.

Survient la crise...

C'est pourtant une remise en cause beaucoup plus concrète que provoque aujourd'hui la crise. Immobilière, puis financière et économique, celle-ci plonge la classe moyenne américaine dans la tourmente et la peur du déclassement. Fin 2011, on estime à 28 % le nombre de ménages « *underwater* », dont le niveau d'endettement dépasse la valeur des actifs. Avec l'éclatement de la bulle spéculative immobilière à l'été 2007, la valeur courante des maisons est passée au-dessous de leur valeur à l'achat et les propriétaires doivent rembourser à la banque (ou aux organismes publics de prêt immobilier Fannie Mae ou Freddie Mac) plus que ne vaut maintenant leur habitation. Alors que le chômage reste aux alentours de 8 % de la population active, un niveau très élevé pour les États-Unis, la stabilité de l'emploi est également remise en cause.

Si la reprise économique aux États-Unis reste incertaine à l'été 2012, les questions sur l'évolution de la classe moyenne américaine se posent en réalité depuis plusieurs décennies. L'étude de Thomas Piketty et Emmanuel Saez établie à partir

des séries longues de l'Internal Revenue Service (IRS) montre par exemple que les inégalités de revenu se sont accrues depuis les années 1970. Cela pourrait annoncer une évolution vers une structure des revenus « en sablier » : la classe moyenne rétrécit, certains ménages accédant à la grande richesse pendant que la majorité se voit déclassée vers la pauvreté. Les résultats de cette étude ont bien entendu de grandes implications en termes politiques et se voient contestés par les partisans du « laisser-faire ». Le *think tank* conservateur American Enterprise Institute, par exemple, met en avant une étude de l'université de Cornell qui conclut à une évolution positive des revenus de la classe moyenne.

Les difficultés de la classe moyenne américaine sont dues en partie à des évolutions de long terme des économies développées : désindustrialisation laissant les cols-bleus sur le carreau, productivité des emplois accrue grâce au progrès technologique qu'une croissance faible ne permet plus de compenser par la création d'emplois qualifiés, etc. La distribution des revenus des entreprises aux actionnaires est également dénoncée par certains : c'est la redistribution de ces revenus par le biais des augmentations de salaire qui avait permis l'enrichissement des classes moyennes au *xx^e* siècle.

À plus court terme, dans le contexte de l'élection présidentielle de novembre 2012, deux incertitudes majeures sont pointées – une troisième ayant été levée avec la validation par la Cour suprême fin juin 2012 de la loi Obama sur la couverture santé : la reconduction ou non des baisses d'impôt héritées de l'époque Bush ;

l'évolution du prix de l'énergie, qui affecte à la fois la compétitivité des entreprises et le pouvoir d'achat des ménages. Le tout sur la base d'un immense déficit public, à la différence des années 1930 où le gouvernement fédéral n'était pas endetté.

Une rupture du contrat social ?

Leurs économies envolées, les familles de la classe moyenne ont peur de perdre leur maison et de ne pouvoir envoyer leurs enfants à l'université. La fin du principe de prospérité croissante pour l'Américain moyen équivaldrait à une rupture du contrat social sur lequel était organisé le pays depuis ses origines. Cette perspective provoque une grande inquiétude et une colère qui s'expriment de façon radicale : côté conservateur avec le Tea Party et côté altermondialiste avec le mouvement *Occupy Wall Street* de l'automne 2011. À l'heure où les classes moyennes se développent dans les pays émergents, une telle évolution aux États-Unis vient nourrir les thèses sur le déclin du pays. Mais l'expérience de la résilience américaine permet d'espérer, toujours, de nouveaux rebondissements.

L. N.

Pour en savoir plus

Lilla, M., « A Tale of Two Reactions », mai 1998, « The Tea Party Jacobins », mai 2010, *The New York Review of Books*.

Lind, M. (2012), « Are We Still a Middle Class Nation? », *The Atlantic Monthly*, vol. 293, n° 1, janvier-février.

Piketty, T. et Saez, E. (2003), « Income Inequality in the U.S., 1913-1998 », *Quarterly Journal of Economics*, données mises à jour jusqu'à 2010 en mars 2012.